

Conscience/inconscience

La conscience caractérise notre rapport au monde et à nous-même. Propre à l'homme, elle est l'interface entre les choses extérieures et notre for intérieur. L'homme dispose d'une *conscience de soi* : il peut prendre du recul par rapport à lui-même. Selon un effet de miroir, il est capable de réfléchir et de se réfléchir. Au contraire, les animaux et les choses de la nature n'existent que dans l'immédiateté de l'*en-soi*, pour reprendre la distinction de Hegel (*Esthétique*). La conscience donne à l'homme une place à part dans le monde.

Qu'est-ce que la conscience ?

Étymologiquement, la conscience comporte l'idée d'une connaissance (du latin *scire* qui signifie « savoir »). En ce sens, il y a, d'une part, la perception immédiate du monde qui m'entoure et, d'autre part, la conscience réfléchie de mes états psychiques internes (pensées, sentiments...) ou la « *conscience de soi* » que j'atteins par l'introspection où je me prends moi-même pour objet. Ces deux consciences sont étroitement liées. On ne peut avoir conscience des choses extérieures sans avoir conscience de soi comme un être percevant et distinct du monde perçu. Toute conscience est toujours « conscience de quelque chose », nous disent Husserl et la phénoménologie. Autrement dit, on ne peut abstraire et saisir la conscience de soi indépendamment de tout objet visé. Elle est ce qui nous met toujours déjà en relation avec le monde. Précisément, c'est cette « intentionnalité » qui la définit.

Nous croyons être une conscience par laquelle nous percevons le monde tel qu'il est, mais si tout cela n'était qu'un rêve ? Et si nous étions dans l'incertitude la plus totale sur les choses qui nous paraissent les plus familières et y compris sur nous-mêmes ? « Car la vie est un songe un peu moins inconstant » selon Pascal (*Pensées*). Ce doute peut aller jusqu'à provoquer une bouffée d'angoisse : c'est ce que ressent Alice, de l'autre côté du miroir de Lewis Carroll, son identité personnelle étant perpétuellement remise en cause par ses multiples métamorphoses. Souvent, notre conscience peut nous induire en erreur au point d'ébranler fortement toutes nos certitudes. Certaines expériences-limite le prouvent (mirages, troubles psychiques, drogue, alcool...). Comment alors être sûr de ne pas être toujours dans l'erreur ? On ne saurait sortir de sa conscience pour le vérifier. Le thème de la vie comme illusion a beaucoup inspiré le mouvement baroque et notamment *La vie est un songe* de Calderón. Sigismond est fait alternativement, et à son insu, prince et prisonnier. À son réveil, il doute de la réalité de ce qu'il croit n'avoir vécu qu'en songe.

Or, le doute le plus hyperbolique finit par se détruire de lui-même : celui qui doute ne peut douter qu'il doute. Du fait même que je doute, et donc que je pense, je peux déduire mon existence, au moins à titre d'âme ou de « chose pensante ». « Je pense donc je suis » nous dit Descartes dans le *Discours de la méthode*. La conscience, assimilée alors à la pensée, est saisie immédiatement, dans une indubitable intuition. Cette évidence s'impose alors comme un critère de vérité.

Suis-je transparent à moi-même ?

Est-il si évident de respecter la maxime inscrite sur le temple d'Apollon : « Connais-toi toi-même », chère à Socrate ? La conscience connaît des degrés. Il existe des cas extrêmes où il y a perte de conscience, comme le coma, ou interruption, lors du sommeil profond : « Il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais » témoigne Proust dans *À la recherche du temps perdu*. Le récit de la chute de Rousseau montre à quel point il est possible de perdre tous ses repères (→ TEXTE). Cela n'annule pas pour autant notre moi et, selon Leibniz, de telles intermittences montrent que l'on ne saurait être attentif à toutes nos perceptions et pensées. Contre Descartes, le philosophe allemand met en évidence des « petites perceptions » que l'on ne peut distinguer clairement, comme le montre l'exemple du bruit de la mer : « Pour entendre ce bruit, comme l'on fait, il faut bien que l'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire le bruit de chaque vague, quoiqu'un chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensemble » (*Nouveaux Essais sur l'entendement humain*). N'y a-t-il pas une partie de moi qui reste obscure à ma conscience, compromettant mes prétentions à me connaître entièrement tel que je suis vraiment ?

Certains phénomènes psychiques comme les lapsus, les actes manqués ou les rêves nous échappent. Ils font l'objet de la psychanalyse, fondée par Freud. Prendre un mot pour un autre, faire un geste maladroit, par exemple, ne sont pas les purs produits du hasard. Il s'agit là de symptômes conscients d'importance en ce qu'ils traduisent une part que l'on aimerait laisser secrète de notre vie intérieure. Notre inconscient est pétri de désirs refoulés et renvoie aux profondeurs abyssales du moi. C'est ce qui pétrifie Dorian Gray face à son saisissant portrait, reflétant la part la plus sombre de son être. À ces expériences s'ajoutent la portée symbolique des rêves et toutes les idées qui nous viennent à la conscience, sans savoir pourquoi. Tous ces phénomènes concourent à poser l'hypothèse de l'inconscient à leur origine. Selon Freud, « ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience »

(*Métapsychologie*). La pratique de la psychanalyse consiste précisément à élucider, par la parole, cette partie immergée de l'iceberg de notre moi, responsable de toutes nos pathologies psychiques, et dont il est fort à parier qu'elle dépasse très largement la partie visible avec laquelle elle entre en conflit. C'est une véritable « tempête sous un crâne » qui se joue au quotidien, pour reprendre la métaphore de Victor Hugo (→ **TEXTE**). Ainsi, la parfaite connaissance comme la parfaite maîtrise de soi serait illusoire : le moi n'est seulement « pas maître dans sa propre maison », nous dit Freud (*Introduction à la psychanalyse*). L'homme, déjà vexé de ne plus être au centre du monde, depuis Copernic, ni au sommet du vivant, depuis Darwin, doit désormais également renoncer à être le « maître dans sa propre maison ».

La conscience morale

« Morale », la conscience est également ce qui rend compte à nous-mêmes de nos actes et émet sur un jugement de valeur. Elle dicte ce qui est bien ou mal. Elle est souvent comparée à une voix intérieure ou un œil dont le regard inquisiteur et menaçant nous fixe sans relâche. Dans le poème « La Conscience » de Victor Hugo, cet œil poursuit jusque dans sa tombe Caïn, coupable biblique du meurtre de son frère Abel (→ **TEXTE**). La conscience devient alors un témoin à qui il nous faut rendre des comptes comme devant un tribunal inflexible. Selon son jugement, nous avons bonne ou mauvaise conscience, autrement dit nous vivons en paix avec nous-mêmes ou nous sommes rongés par les remords, tel Oreste persécuté par les Érinyes. En ce sens, la conscience prend le relais du regard de Dieu dont le Jugement dernier décidera de notre sort. Doté d'une conscience, l'homme est le seul animal lucide sur sa propre condition. « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable » nous dit Pascal (*Pensées*). Mais la conscience est aussi ce qui permet à l'homme seul de penser et de philosopher. Elle le constitue en tant que sujet et personne, responsable de ses actes.

**Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*,
« Deuxième promenade » (1776)**

Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais, on me dit, à *la Haute-Borne*, c'était comme si l'on m'eût dit *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville et le quartier où je me trouvais. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître ; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure et mon nom.

➔ **Notion : Existence**

Hugo, « La Conscience », *La Légende des Siècles* (1859)

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : Couchons-nous sur la terre, et dormons.
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
Cachez-moi ! cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
Étends de ce côté la toile de la tente.
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : Je vois cet œil encore !
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : Je saurai bien construire une barrière.
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.

Et Caïn dit : Cet œil me regarde toujours !
Hénoch dit : Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons.
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. Ô mon père !
L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : Non, il est toujours là.
Alors il dit : Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.
On fit donc une fosse, et Caïn dit : C'est bien !
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

➔ **Notion : Morale**

Hugo, *Les Misérables*, I, livre VII, chapitre III, « Une tempête sous un crâne » (1862)

Nous avons déjà regardé dans les profondeurs de cette conscience ; le moment est venu d'y regarder encore. Nous ne le faisons pas sans émotion et sans tremblement. Il n'existe rien de plus terrifiant que cette sorte de contemplation. L'œil de l'esprit ne peut trouver nulle part plus d'éblouissements ni plus de ténèbres que dans l'homme ; il ne peut se fixer sur aucune chose qui soit plus redoutable, plus compliquée, plus mystérieuse et plus infinie. Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le ciel ; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est l'intérieur de l'âme.

Faire le poème de la conscience humaine, ne fût-ce qu'à propos d'un seul homme, ne fût-ce qu'à propos du plus infime des hommes, ce serait fondre toutes les épopées dans une épopée supérieure et définitive. La conscience, c'est le chaos des chimères, des convoitises et des tentatives, la fournaise des rêves, l'ancre des idées dont on a honte ; c'est le pandémonium des sophismes, c'est le champ de bataille des passions. À de certaines heures, pénétrez à travers la face livide d'un être humain qui réfléchit, et regardez derrière, regardez dans cette âme, regardez dans cette obscurité. Il y a là, sous le silence extérieur, des combats de géants comme dans Homère, des mêlées de dragons et d'hydres et des nuées de fantômes comme dans Milton, des spirales visionnaires comme chez Dante. Chose sombre que cet infini que tout homme porte en soi et auquel il mesure avec désespoir les volontés de son cerveau et les actions de sa vie !

[...]

Rentré dans sa chambre il se recueillit.

Il examina la situation et la trouva inouïe ; tellement inouïe qu'au milieu de sa rêverie, par je ne sais quelle impulsion d'anxiété presque inexplicable, il se leva de sa chaise et ferma sa porte au verrou. Il craignait qu'il n'entrât encore quelque chose. Il se barricadait contre le possible.

Un moment après il souffla sa lumière. Elle le gênait.

Il lui semblait qu'on pouvait le voir.

Qui, on ?

Hélas ! ce qu'il voulait mettre à la porte était entré ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience.

Sa conscience, c'est-à-dire Dieu.

Pourtant, dans le premier moment, il se fit illusion ; il eut un sentiment de sûreté et de solitude ; le verrou tiré, il se crut imprenable ; la chandelle éteinte,

il se sentit invisible. Alors il prit possession de lui-même ; il posa ses coudes sur la table, appuya la tête sur sa main, et se mit à songer dans les ténèbres.

– Où en suis-je ? – Est-ce que je ne rêve pas ? Que m'a-t-on dit ? – Est-il bien vrai que j'aie vu ce Javert et qu'il m'ait parlé ainsi ? – Que peut être ce Champmathieu ? – Il me ressemble donc ? – Est-ce possible ? – Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille et si loin de me douter de rien ! – Qu'est-ce que je faisais donc hier à pareille heure ? – Qu'y a-t-il dans cet incident ? – Comment se dénouera-t-il ? – Que faire ?

Voilà dans quelle tourmente il était. Son cerveau avait perdu la force de retenir ses idées, elles passaient comme des ondes, et il prenait son front dans ses deux mains pour les arrêter.

De ce tumulte qui bouleversait sa volonté et sa raison, et dont il cherchait à tirer une évidence et une résolution, rien ne se dégageait que l'angoisse.

Sa tête était brûlante. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Il n'y avait pas d'étoiles au ciel. Il revint s'asseoir près de la table.

➔ Notion : Liberté

Arts

Johann Heinrich Füssli, *Le Cauchemar* (1781)
Francisco de Goya, *Le rêve de la raison engendre des monstres* (1799)
Vincent Van Gogh, *Autoportrait à l'oreille coupée* (1889)
Edvard Munch, *Le Cri* (1893)
Giorgio De Chirico, *Le Rêve transformé* (1913)
Max Ernst, *La Forêt* (1927) ; *L'Œil du silence* (1943)
Salvador Dali, *Rêve causé par le vol d'une abeille* (1931)
René Magritte, *Décalcomanie* (1966)
Lucian Freud, *Reflection (self-portrait)* (1985)

Films

Robert Wiene, *Le Cabinet du docteur Caligari* (1920)
Luis Buñuel, *Un chien andalou* (1929)
Fritz Lang, *M le Maudit* (1931)
Alfred Hitchcock, *La Maison du docteur Edwardes* (1945)
Joseph Mankiewicz, *Soudain l'été dernier* (1959)
Alfred Hitchcock, *Pas de printemps pour Marnie* (1964)
John Huston, *Reflets dans un œil d'or* (1967)

Films d'animation

Ari Folman, *Valse avec Bachir* (2008)

Bandes dessinées

Larcenet, *Blast*, Dargaud (2009)